

Découragement: encouragement

Sylvana Micillo-Villata



'A quoi pensent les jeunes filles?', coll. M. et Mme Crosby-Cotton, Montréal

La Presse, Montréal

“Nous sommes tous un peu créateurs à notre façon . . . La créativité est essentiellement un fait d'intuition et d'émotion mais aussi une accumulation d'expériences artistiques bien sûr mais aussi expériences de vie.

Ce n'est pas toujours facile d'être une femme peintre-graveur et aussi épouse mère de famille qui ne gagne pas son pain quotidien par la peinture. Il y a une espèce de méfiance à l'égard de ce genre d'artiste qui est immédiatement et faussement catalogué comme 'peintre du dimanche' . . .”

(Sylvana Micillo-Villata)
Peintre-graveur.

* * * * *

Comment peut-on définir ce moment privilégié de la création artistique qui est mouvement, émotion, intuition, par des mots, des phrases, des significations qui limitent et immobilisent? Pourtant, quand des profondeurs intimes jaillit cet instant magique où l'on crée, hommes ou femmes ressentent tous un peu la même tension, la même émotion. Mais étant donné qu'il s'agit ici de mon expérience personnelle, je n'ai d'autre point de référence que ce 'je' qu'il me coûte beaucoup d'employer.

Le chemin que j'ai suivi a été long, cahoteux, tortueux, exaspérant parfois. Quand ai-je commencé à dessiner, à peindre. . . il y a très longtemps, je pourrais dire depuis toujours, à l'âge de 4 ou 5 ans je crois. Plus tard il y a eu les études et au moment de choisir une carrière j'ai choisi les Beaux-Arts.

Je n'ai pas eu à lutter vraiment pour que ma famille acceptât l'idée de Beaux-Arts. Sauf mon père qui aurait voulu que 'sa fille' optât pour une carrière plus honorable et plus pratique, il n'y eut pas de discussions majeures.

Que m'ont apporté ces années aux Beaux-Arts? Des contacts humains chaleureux, des années merveilleuses où tout était à découvrir, l'apprentissage des techniques, la découverte de chefs-d'œuvre dont je connaissais l'existence uniquement à travers les livres. Par contre je ne crois pas que ces années d'apprentissage aient une réelle influence sur le talent ou la créativité d'un individu, sauf bien sûr l'émulation du travail en équipe où dès la première année se dessinent nettement les tendances et les tempéraments de chacun.

Puis les années ont passé, enrichissant mon expérience humaine tandis que du côté artistique je sentais que je piétinais sur place. Découragée, j'ai rangé mes couleurs et mes pinceaux pendant très longtemps.

J'ai repris mon activité artistique il y a cinq ans à peine, encouragée par mon mari qui m'y a poussée de force. J'ai été très heureuse et surprise de constater que, pendant toutes ces

années de 'silence', quelque chose s'était passé que avait mûri les forces créatrices que je pressentais sans trop y croire. Comme quelqu'un qui après un long sommeil ou une longue maladie réapprend à vivre, je réapprenais à créer, à dessiner, à peindre.

J'ai senti tout d'abord le besoin de me détacher, par la peinture, de cette enfance bienheureuse qui peuplait mon cerveau de souvenirs trop tendres et, quand j'ai recommencé à peindre, les premières créations n'étaient que les transpositions imagées de ces souvenirs. Une fois ce stade achevé, je me suis sentie libérée, prête à voler vers des horizons nouveaux où mon passé n'avait plus cette importance qu'il m'avait imposée si longtemps de toutes ses forces. J'ai pu me tourner vers d'autres visages, vers d'autres réalités, vers la vie vraie, celle qui s'agite, qui grouille. Non plus vers les visages qui avaient peuplé mon passé mais vers ceux qui vivaient mon présent.

En effet, ce sont toujours des êtres humains auxquels je pense et qui m'inspirent. Je peins très peu de paysages, j'ai peur d'abîmer la nature, mais les êtres humains avec leurs petites joies, leurs problèmes et leurs grandes misères, c'est un peu



'La conferenza', coll. B. Braunstein, Montréal

Michel Gravel, *La Presse*, Montréal

moi, un peu vous, c'est nous tous. Les yeux surtout me fascinent. Dans les yeux il y a tout le vécu. Les mains aussi.

Comment naît ma peinture? Elle naît d'abord d'une intuition et d'une émotion qui mûrissent et se matérialisent souvent bien longtemps après. Parfois cette maturation dure des semaines, des mois même. Il m'est arrivé de 'matérialiser' une peinture un an après l'avoir conçue mentalement et émotionnellement. Cette émotion naît de toutes sortes d'imprévus: un fait vécu et oublié, une rencontre fortuite au coin d'une rue, dans un autobus, sur le banc solitaire d'un parc dépeuplé, une musique, un poème

Le premier impact avec la peinture 'à devenir' est toujours très dur et épuisant. D'un côté il y a les couleurs, le papier, les encres, les vernis, le métal, la toile lisse et blanche, et de l'autre moi, avec mon corps, mon âme, mon conscient et mon subconscient, un mélange quelquefois souple et lisse mais le plus souvent têtu, rebelle, difficile à manier. Nous essayons de communiquer. Cela peut sembler absurde mais la première impression devant une toile blanche, vierge, froide et indifférente est une impression de panique. La toile vide lance un défi, elle est hostile parce qu'avec les crayons et les pinceaux sa candeur et sa sérénité seront violées.

Moi debout je regarde cette blancheur, l'air perdu, le cœur en chamade, les idées flottant dans la brume. C'en est fait de la belle intuition longtemps caressée . . . finie, perdue, évanouie. Il ne reste plus qu'une émotion intense qui sèche la gorge, et ce moment d'intense hésitation de doute et de crainte qui se renouvelle à chaque nouvelle création.

Par ma peinture je ne prétends pas être polémique ni engagée, tout ce que je désire c'est communiquer à ceux qui regarderont ces tableaux ou ces gravures une émotion, un trouble qui les fassent réfléchir sur la condition humaine qui est notre partage.

Je dois admettre que ce qui trouble et déconcerte ceux qui me connaissent comme femme, c'est-à-dire en tant qu'entité physique, et se trouvent confrontés avec ma peinture pour la première fois, c'est justement cet appel à la réflexion qu'ils nomment 'angoisse' parce que cela les angoisse.

Une peinture de ce genre, créée par une femme, inspire une certaine méfiance. Tout d'abord, généralement parlant, une femme peintre, mère de famille et qui travaille parce qu'elle ne peut pas vivre de sa peinture, ça ne fait pas sérieux dans l'esprit des gens. Celles qui vivent et créent dans ces mêmes conditions savent que nous sommes très vite cataloguées comme peintres du dimanche.

De plus, dans le milieu spécifique qui est le mien, j'ai très bien senti cette méfiance à l'égard de la femme et aussi une espèce d'ironie, de condescendance.

Outre mon mari qui m'a toujours encouragée, j'ai eu la chance de trouver une personne exceptionnelle, un jeune Québécois, propriétaire d'une galerie d'art, qui a eu confiance en dépit de la femme derrière le pinceau, et qui m'a donné, l'automne dernier, la possibilité de faire une exposition solo dans sa galerie. Par contre, je n'ai pas eu à connaître les barrières qu'un nom étranger, non canadien, auraient pu soulever. J'ai été très bien accueillie, lors de cette exposition, aussi au point de vue critique. J'en suis reconnaissante à cette ville accueillante où je me sens chez moi — Montréal.

En attendant d'autres qui voudront me faire confiance, je continue de mener de plein pied mon métier de femme et mon métier de femme peintre et graveur. L'essentiel est de persévérer et, malgré les nombreuses difficultés et obligations que la vie impose, de se battre pour soi-même d'abord et aussi pour la ou les personnes qui ont eu confiance et m'ont enrichie de leurs encouragements.